

# Je m'appelle humain

## Le jour où mon souffle dura 1 h 18

Charlotte Vallée-Gagnon

Number 327, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96780ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallée-Gagnon, C. (2021). Je m'appelle humain : le jour où mon souffle dura 1 h 18. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 31–31.



CHARLOTTE VALLÉE-GAGNON  
CÉGEP RÉGIONAL DE LANAUDIÈRE À L'ASSOMPTION

# JE M'APPELLE HUMAIN

LE JOUR OÙ MON SOUFFLE DURA 1 H 18



PRIX COLLÉGIAL DU  
CINÉMA QUÉBÉCOIS

Pour une première année, la revue *Séquences* a proposé un concours aux participants du Prix collégial du cinéma québécois (PCCQ). Invités à nous soumettre un texte critique sur un des cinq films sélectionnés de la dernière édition, ils couraient la chance de remporter une publication dans la revue, en plus d'un abonnement d'un an.

Soixante-dix minutes de poésie, ça vous dit? Une poésie qui contemple les mots aussi bien que le silence, une poésie pleine d'une tendre résilience qui mène au cœur déchiré d'un joyau à protéger. Ce long poème, c'est *Je m'appelle humain*, un documentaire réalisé par Kim O'Bomsawin. Il est articulé autour de Joséphine Bacon, une poétesse d'origine innue. Arriver à capter l'essence d'une femme, d'une culture, d'une spiritualité, et la transposer à l'écran n'est pas une tâche facile. O'Bomsawin parvient à relever ce défi en représentant, entre autres, deux éléments constitutifs de l'identité innue : le territoire et l'histoire, en particulier la place des ancêtres. *Je m'appelle humain* suscite une émotion qui permettra de vivre la culture de ce peuple.

On y suit donc Joséphine Bacon, qui pose à nouveau les pieds dans les traces de son passé. Les différentes étapes de sa vie, que ce soit sa jeunesse au pensionnat, l'itinérance dans les rues de Montréal ou l'entrée remarquée dans le monde littéraire, elle les revit à travers ses ancêtres, ses camarades et le *Nutshimit* (ou « terres intérieures »). Ce pèlerinage qu'on nous invite à suivre s'achève dans la toundra québécoise, où Bacon est accompagnée par Marie-Andrée Gill, poétesse innue issue de la relève et dont la présence illumine celle de Joséphine.

Diplômée en sociologie, l'Abénaquise O'Bomsawin a déjà braqué son objectif sur les Premières Nations : *La ligne rouge* (2014) porte sur le hockey dans les communautés autochtones, et *Ce silence qui tue* (2017) aborde le problème des femmes autochtones disparues. La réalisatrice transmet à travers ses projets, sur papier ou à l'écran, un message de justice et

d'unité : « [...] mon but a toujours été de créer des rapprochements entre les peuples<sup>1</sup>. »

Dans la culture innue, le rapport avec la terre, le sol et la nature est particulier : bien qu'il soit intime, il est teinté d'une vénération et d'un profond respect. Des sentiments de félicité et de vulnérabilité semblent habiter cette culture, et Joséphine le résume d'ailleurs ainsi lors de la conférence qu'elle donne avec Marie-Andrée Gill : « Moi, j'appartiens au *Nutshimit*, mais le *Nutshimit* ne m'appartient pas ». Dans le documentaire de Kim O'Bomsawin, on arrive à ressentir cette majestuosité grâce au travail sur l'image et sur le son. À plusieurs reprises, la réalisatrice présente des plans de paysages québécois qui exaltent leur beauté et leur impétuosité. La valeur du territoire est aussi représentée à l'aide de plans éloignés, pris en hauteur ou montrant l'horizon, qui expriment l'immensité de l'espace. Un des extraits les plus pertinents serait probablement celui qui se déroule sur la Côte-Nord : devant nos yeux apparaissent la vaste toundra tachetée de lacs et de nuages, ainsi que le visage émerveillé de Joséphine. À nos oreilles joue une délicate musique, presque féérique, que ponctuent par après les coups sonores d'un tambour. Suivant les paroles de la poétesse, qui affirme dans sa langue maternelle que « jamais [ses] origines ne [la] quitteront », le tambour évoque les battements d'un cœur qui semble être celui du *Nutshimit*.

La réalisatrice est parvenue à traduire la valeur profonde que la culture innue accorde à ceux qui portent en eux la marque du passé. Visuellement, ce respect se transmet notamment par les extraits d'archives qui parsèment le documentaire, montrant le savoir-faire et la sagesse d'Innus aujourd'hui disparus. Au niveau sonore, les paroles et poèmes de Joséphine



viennent compléter un ensemble qui éclaire les spectateurs et les connecte à la tradition innue. Il demeure que l'un des moments les plus marquants, pour ce qui est du rapport aux ancêtres, est celui où Marie-Andrée Gill porte Joséphine sur son dos, gravissant une colline. Le geste est symbolique, mais exprime avec une grande sensibilité la valeur de l'Ainé ; le soleil qui descend derrière les deux femmes évoquerait alors la fin d'un cycle de vie, la vie d'un ancêtre éclairant de sa lumière son peuple, une dernière fois.

Le travail de Kim O'Bomsawin dans *Je m'appelle humain* en fait un véritable témoignage sur la culture innue, puisqu'il en représente les éléments centraux : parmi ceux-ci, la place prédominante du territoire, de la faune et de la flore, ainsi que la valorisation des ancêtres, véritable pan de leur histoire collective. Bien sûr, l'on aurait pu passer 78 minutes à commenter la personnalité de Joséphine Bacon ou encore la persécution subie par son peuple. Le documentaire, comme toute œuvre, n'est pas parfait, et l'on aurait pu écrire quelques lignes sur ses défauts... mais gardons pour l'instant la sérénité et l'enchantement que nous a laissé celui-ci. ▲

<sup>1</sup><https://www.lapresse.ca/cinema/entrevues/2020-11-06/kim-o-bomsawin-josephine-bacon-sa-poesie-son-territoire.php>, consulté le 5 mars 2021.